

VILLE DE CARRIÈRES-SOUS-POISSY



Août 1944 CARRIÈRES SOUS-POISSY &sa Libération



WWW.CARRIERES-SOUS-POISSY.FR



L'Ancien Pont

La Seconde Guerre mondiale à Carrières-sous-Poissy a été marquée par la destruction du Pont de Poissy.

Reliant les deux communes, ce pont, que beaucoup d'anciens ont connu était un ouvrage de génie civil remarquable. Après avoir subi plusieurs conflits au cours de son histoire (son existence est attestée en 1357 mais il est probablement plus ancien), l'année 1944 lui sera finalement fatale.

Lors de la Guerre de 1870, sa structure avait déjà été affaiblie. Pour ralentir la marche de l'ennemi prussien, les Français en brûlèrent la charpente qui se trouvait sur la noue de Carrières. L'ancienne arche marinière permettant le passage des bateaux, au centre du pont, fut également minée. Elle s'écroula et entraîna alors ses deux voisines. Le pont fut remis en état vers 1875 et c'est cette version reconstruite dont les anciens Carriérois se souviennent.

Le pont comportait 19 arches en pierre et une en fonte (du côté de Carrières), qui était l'arche marinière. L'ancien pont de charpente fut remplacé par un talus érigé entre l'arche de fonte et trois nouvelles arches de pierre. Il mesurait 312 mètres de long et la chaussée, bordées de deux trottoirs, faisait 5,5 mètres de largeur.

Une première destruction pour ralentir l'ennemi

Le 13 juin 1940, lorsque les troupes françaises sont en pleine débâcle et que la population est sur les routes pour fuir les combats, le pont est miné afin de ralentir la progression des forces ennemies. Plusieurs arches s'effondrent et il est désormais impossible de l'emprunter. Un bac est créé à l'initiative de quelques agriculteurs carriérois pour permettre la traversée du fleuve.

Dès le mois d'août 1940, le bataillon « *Brucken Brau* » du génie allemand entreprend sa réfection. Les arches du centre sont refaites en béton et l'arche de fonte est découpée au chalumeau puis remplacée par une travée de fer. Deux mois plus tard, l'occupant inaugure le nouveau pont qui est rendu à la circulation. Il fonctionnera 34 mois, durant toute la période d'occupation, jusqu'en mai 1944.



CARRIÈRES
SOUS-POISSY

L'Ancien Pont

Un bombardement pour préparer le Débarquement

En 1944, l'État-major allié, qui s'active pour le futur débarquement, demande à l'aviation stratégique de préparer le terrain. Il faut désorganiser le système de communication ennemi. Pour le commandant en chef des forces militaires alliées, Dwight Eisenhower, la destruction des voies ferrées, des gares de triages, des locomotives, des dépôts, des routes et des ponts est un objectif prioritaire. Il faut en effet retarder au maximum l'avancée de réserves allemandes quand le débarquement aura lieu.

Ce plan entra en vigueur le 6 mai 1944. De mai à juin, 80 objectifs seront ainsi attaqués par près de 22 000 avions anglais et américains qui lâchèrent 76 200 tonnes de bombes. 50 objectifs seront considérés comme détruits et 25 sérieusement endommagés. Le Pont de Poissy fit partie de ces objectifs atteints puisque le 26 mai en fin d'après-midi, 69 bombardiers anglais Marauder volant d'ouest en est de la Seine lâchèrent 134 bombes durant une attaque de 12 minutes. Sur les 312 mètres du pont, 180 gisent dans le fleuve, ne laissant intacts que 3 arches côté Poissy et 3 autres côté Carrières.

Ce fut un bombardement terrible qui fit 7 morts et 46 blessés parmi la population civile des deux côtés du fleuve. Le chemin de halage pourtant érigé à plus de 3 mètres de hauteur fut submergé et de nombreuses bombes manquèrent leur cible. Détruit, le pont laissa place aux bacs et aux bateaux qui reprirent du service.



Une réparation provisoire avant la démolition définitive

Après la Libération, la réparation provisoire du pont fut entreprise avant la construction d'un nouveau. 20 000 tonnes de déblai furent retirées pour faciliter la traversée du fleuve et on installa pour quelques jours un pont démontable de type Bailey en amont du pont détruit, assez solide pour être emprunté par des chars.

Dans le même temps, alors que les autorités décident la construction d'un pont provisoire sur les vestiges de l'ancien pont, le bac reprend du service. Le 31 décembre 1945 et après plusieurs mois de travaux, les piétons purent à nouveau emprunter le pont. Pour les véhicules, il fallut attendre le mois de février 46. Le pont fut utilisé jusqu'en 1952 date du début de sa démolition définitive.

Le nouveau pont reliant Poissy à Carrières-sous-Poissy fut quant à lui inauguré le 19 juillet 1952.



Crédit photo : Antoine EVRARD (1)



CARRIÈRES
SOUS-POISSY



27 août 1944 :

une journée mémorable à Carrières-sous-poissy



Grâce aux témoignages d'André Gaulon et René Quennet recueillis par le Cercle d'études historiques et archéologiques (CEHA) de Poissy et Carrières-sous-Poissy, la journée du 27 août 1944 a été particulièrement bien documentée.

Un climat tendu alors que les combats font rage aux alentours

À cette date, un dimanche, les troupes américaines sont à Villennes et les opérations de libération de Poissy sont en cours. La famille Gaulon habite les Grésillons (aujourd'hui le quartier Saint-Louis) qui, à l'époque ne compte pas de boulangerie. Le seul dépôt de pain du quartier, compte-tenu des événements, n'ayant pu être approvisionné, André Gaulon et son frère Maurice décident de se rendre dans le centre, Grande Rue, à la boulangerie Deneau.

En chemin, ils constatent qu'un canon allemand a été positionné place Saint-Blaise et qu'un avion allié tourne au-dessus. Cible des chars américains depuis quelques jours, ce canon est déplacé régulièrement comme en témoigne René Quennet,



Image d'illustration

9 ans à l'époque, qui se souvient très bien l'avoir vu circuler dans l'avenue de l'Hautil.

Pressentant une bataille prochaine, les frères Gaulon jugent plus sûr de rejoindre les Grésillons par les champs en empruntant d'abord la rue Bignon puis le chemin des Tripières. Les Allemands présents ce jour-là à Carrières sont des soldats SS en fuite, livrés à eux-mêmes, sans commandement véritable. Ce dimanche matin, après avoir frappé à plusieurs portes de l'avenue de l'Hautil restées closes, ils pénètrent dans la ferme de Lucien Quennet, père de René. Ils cherchent des « terroristes », des résistants qui renseignent les Américains sur la position du canon et qui connaissent bien le cadastre carriérois.

L'intendance allemande ne suit plus. Les soldats n'ont plus de nourriture et la ferme des Quennet est réquisitionnée pour en faire une infirmerie en prévision de la future contre-attaque allemande prévue entre Pontoise et Versailles. Ils tuent les oies et les canards qu'ils trouvent dans la basse-cour, les plument et chargent un employé de la ferme, Maurice Fournier, dit « Mon oncle », de la cuisson.



CARRIÈRES SOUS-POISSY

27 août 1944 :

une journée mémorable à Carrières-sous-poissy



Des heures d'angoisse et une libération... au champagne !

C'est à peu près à ce moment que les frères Gaulon sont arrêtés puis fouillés par les SS. Leur pain et leurs montres sont confisqués. Maurice, réfractaire au STO (Service du travail obligatoire), possède trois cartes d'identité qui sont trouvées par les soldats. Conduits à quelques mètres de là dans un jardin clos appartenant au maire Paul Denis Huet, ils y retrouvent Lucien Goulet et le père Motte et sont bientôt rejoints par M. Poulallier et Jean Bocquillon. Ni menaçants, ni membres de la Résistance, nos 6 Carriérois sont retenus prisonniers, gardés par un soldat en arme qui passe son temps à aiguiser son couteau de combat.

Peu de temps après, un officier allemand arrive dans le jardin. Il a le visage en sang à la suite d'une attaque FFI aux environs du Pont de Poissy. Très en colère, il menace de faire fusiller les prisonniers en guise de représailles. Cet officier est pourtant bien connu des Carriérois. Médecin-major, il a souvent fait preuve d'humanité, n'hésitant pas à soigner, cacher des otages ou apporter de la nourriture aux personnes âgées.

Après de longues heures et en avoir référé à d'autres officiers, le médecin-major consent à libérer les otages. S'adressant à Lucien Quennet dans un excellent français, il dit : « *Monsieur, je vais les libérer mais s'il nous arrive quelque chose de grave cette nuit, c'est vous qui en serez responsable* ». M. Quennet accepte. Il est environ 22h lorsque les prisonniers sont invités à quitter le jardin et à rejoindre le major dans la ferme. Ils découvrent alors une table dressée, couverte de verres pour trinquer au champagne ! L'annonce de leur libération est alors officielle et le soulagement général.



27 août 1944 :

une journée mémorable à Carrières-sous-poissy



Les combats imminents, l'ordre d'évacuation est donné

C'est plus tard dans la soirée que l'ordre d'évacuation est donné : toute la population doit être partie le lendemain à 8h au plus tard, sous peine d'être fusillée sur le champ.

À cette annonce, la mère de Lucien Quennet, Augustine Honoré, entre dans une colère noire. Après avoir vécu la Première guerre mondiale, l'exode de 1940, les bombardements, les nuits passées dans les champignonnières, un second exode est inenvisageable ! La situation se tend ; René Quennet se souvient encore du bruit des culasses des mitraillettes allemandes à la suite de la remarque de sa grand-mère. La famille est alignée contre un mur et, après avoir parlementé, Lucien Quennet évite un drame.

La famille s'embarque finalement le lendemain matin pour un nouvel exode ; comme la grande majorité des Carriérois. C'est lors de cet épisode que les frères Tissier et le frère franciscain Charles-André Givonne sont tués par les Allemands. Le dernier jour de l'occupation de Carrières-sous-Poissy...

Carrières libérée

Le 28 août 1944, les troupes de la 5^e division blindée du capitaine Whitley et les FFI du lieutenant Beurotte traversent la Seine. Les combats font rage. Le mardi 29 août, Carrières-sous-Poissy est enfin libérée du joug nazi.

Un aviateur américain tué à Carrières

Une semaine avant les événements rapportés ici, le 20 août, des chasseurs américains (P-47 Thunderbolts) et allemands (Messerschmitt Bf109) se livrent une intense bataille aérienne au-dessus de Poissy et de Carrières-sous-Poissy. Un P-47 est alors abattu et s'écrase dans la Seine. Son pilote, un jeune lieutenant de l'US Air Force âgé de 19 ans, James William Pettit, est tué. Il est alors inhumé provisoirement près des écluses où une cérémonie a été organisée après la Libération. Transféré par la suite dans un cimetière militaire américain en Seine-et-Marne, son corps repose aujourd'hui au Forest Lawn Memorial Park de Glendale en Californie d'où il était originaire.



CARRIÈRES
SOUS-POISSY

Les Martyrs carriérois

Comme bien des villes françaises, Carrières-sous-Poissy a connu son lot de drames durant la Seconde guerre mondiale. Plusieurs habitants, civils ou religieux, ont en effet perdu la vie durant l'Occupation ou en déportation.

Les frères Tissier

C'est donc le 27 août à 22h que l'ordre d'évacuer la ville est communiqué. Le maire, Paul-Denis Huet, accompagné du garde champêtre, sillonne le village pour demander à toute la population de quitter le territoire communal avant le lendemain matin. Les contrevenants à cet ordre seront arrêtés et fusillés. La tension est palpable. Les Tissier qui avaient jugé plus prudent de quitter leur ferme se sont installés dans l'entrée principale de l'école des filles (aujourd'hui l'école Pasteur).

Mais l'annonce de l'ordre allemand incite les trois frères Tissier, René, Robert et Jacques à retourner à la ferme pour chercher les chevaux. Accompagnés de leur grand-père maternel M. Andrieux et de M. Merlier, le mari de l'institutrice. À l'angle de la rue des Écoles et de la rue de la Rêverie, le groupe est arrêté par une patrouille allemande. Celle-ci renvoie le grand-père âgé de 77 ans. Les trois frères et M. Merlier sont alors alignés le long d'une clôture quelques dizaines de mètres plus

loin et mis en joue. Sur une intervention en allemand du mari de l'institutrice, les soldats se ravisent puis s'engagent dans l'avenue Vanderbilt avec leurs otages. M. Merlier parvient à se sauver et des coups de feu sont tirés en direction du fugitif sans que celui-ci ne soit touché.

Arrivé à hauteur de la rue Pasteur, le cortège s'arrête. Les trois frères sont brusquement alignés par les soldats allemands qui font feu : René et Robert s'écroulent. Seul Jacques, miraculé, est resté debout : il enjambe les corps de ses frères et s'enfuit. Des coups de feu et des fusées éclairantes sont tirés. Il parvient chemin de Beauregard, chez les Robichon.

Le 1er septembre 1944, jour des obsèques de René et Robert Tisser, 23 et 19 ans, ont rassemblé une foule de près de 5 000 personnes. Le 12 février 1945, sur avis du secrétaire général des anciens combattants et victimes de guerre, ils sont déclarés « *Morts pour la France* ». À quelques mètres du château Vanderbilt, une stèle a été érigée à l'endroit de leur exécution et une rue porte désormais leur nom.



Les Martyrs carriérois

Charles-André Givone



archives des Frères Mineurs Franciscains de Paris

Jules Givone, en religion Frère Charles-André, était un franciscain du couvent de Champfleury. À la suite de l'ordre d'évacuation du 27 août au soir, beaucoup d'habitants ont pris la direction de Chanteloup et se sont réfugiés dans les carrières souterraines de la commune. D'autres ont préféré continuer en direction de l'Hautil, traversant le plateau et redescendant de l'autre côté, en direction de Menucourt. Le frère Givone était de ceux-là.

À vélo, il descendait la rue principale du village en direction de Vigny où la communauté franciscaine avait décidé de se réfugier, lorsqu'un soldat allemand lui ordonna de s'arrêter. N'ayant pas obtempéré immédiatement, le soldat fit feu et le religieux s'écroula. Il avait 29 ans. Quelques jours plus tard, une cérémonie est célébrée dans la cour du château de Champfleury. À Menucourt, un monument et une rue rappellent la mort de Charles-André Givone ; une rue du Frère Givone lui rend hommage à Carrières-sous-Poissy, dans le quartier Saint-Louis.

Les franciscains déportés en Allemagne

En 1943, douze frères franciscains du couvent de Champfleury sont réquisitionnés dans le cadre du STO. Envoyés à Cologne, ils établissent un réseau d'action catholique et de résistance spirituelle. Un choix particulièrement dangereux puisqu'un décret nazi interdit toute activité apostolique aux Français travaillant en Allemagne.



En juillet 1944, avec de nombreux militants chrétiens, ils sont arrêtés, condamnés puis transférés dans une annexe du camp de concentration de Buchenwald à Halberstadt. Quatre d'entre eux y perdent la vie : Frère Gérard-Martin Cendrier meurt d'épuisement le 24 janvier 1945, il avait 25 ans ; Frère Xavier Boucher meurt lui aussi d'épuisement le 15 mars à 24 ans ; Frère Roger Le Ber est abattu par un soldat allemand le 12 avril, il avait 25 ans ; Frère Louis Paraire meurt de dysenterie le 26 avril à l'âge de 26 ans.



Archives des Frères Mineurs Franciscains de Paris

Les huit autres frères sont libérés du camp de Dachau par les troupes américaines le 29 avril où ils étaient arrivés la veille. L'un des survivants, le Frère Éloi Leclerc a témoigné de ces mois passés à Buchenwald : « Désormais, nous sommes des bagnards, sans personnalité, des numéros parmi des milliers d'autres, rasés, brutalisés, affamés, mourants d'une façon collective et anonyme ».

